

## **Soyons attentifs !**

Une fois encore, le cinéma du réel a « triomphé » sur les écrans nyonnais. Une fois encore, des personnages — que dis-je, des personnes ! — se sont livrés à notre contemplation, entrés comme par effraction dans nos consciences, à nos corps quasi-défendants. Ils nous suivent désormais, nous hantent, que leur propos nous aient dérangés ou choqués, que leur visage nous ait touchés ou bouleversés, qu'ils vivent, luttent aujourd'hui ou qu'ils soient morts il y a presque cent ans.

Lorsqu'on entre dans une salle nyonnaise, tout nous invite à être attentif. L'imposante présence des personnes à l'écran, le récit tissé par le film avec des destinées qui croisent la grande et la petite histoire, la petite musique des êtres et des choses, le son de langues étranges sinon étrangères, le rythme du montage. « Soyons attentifs ! » nous rappelle à l'envie la divine liturgie : à la Parole de Dieu, aux icônes des Saints, aux psalmodies du chœur. Il y a quelque chose d'une liturgie profane qui se développe sous nos yeux, chaque fois que nous concédons à nous glisser dans l'obscurité d'une salle de cinéma, chaque fois que nous acceptons de nous confronter aux joies et aux souffrances humaines, aux passions et aux combats du siècle.

Il existe une différence fondamentale entre une fiction et un documentaire. Elle semble tomber sous le sens, mais il paraît toujours important d'y revenir. Ici les protagonistes, aussi cabots soient-ils, vivent leurs vies, affrontent leurs drames, s'épuisent au jour le jour. Si c'est de meurtre qu'il s'agit ou de crime contre l'Humanité, le doute n'est pas le premier venu — ni le bienvenu. Si ce sont les simples difficultés du quotidien, l'empathie est immédiatement de mise. Bien sûr, le talent du réalisateur est en jeu. Il doit nous intéresser au récit qu'il élabore, aux injustices qu'il dénonce. Il doit avoir le sens du cadre, du tempo. Savoir varier les rythmes, choisir une écriture. Ici, pas question d'une caméra inerte qui nous donne

l'illusion d'une neutralité mensongère. Mais le poids d'une vie qui se déploie, le « ça a été » d'une présence, l'« être-là » des choses. Quelque chose de puissant force notre attention, assujettit notre conscience, impose le silence à notre continuel vacarme intérieur et à notre sempiternelle agitation. Impossible de zapper mentalement, comme si souvent devant la télé, ou dans une salle de cinéma, lorsque l'intrigue n'est que programmation de nos désirs ou prétexte à des effets spéciaux pyrotechniques et bruyants qui aliènent notre imagination, notre pensée et notre liberté. Où l'on retrouve l'attention qu'ont su éveiller les grands maîtres de la fiction (de Dreyer à Tarkovski, en passant par Rossellini, Bresson, Bergman ou Antonioni) par la grâce d'un travail sur l'image et le temps.

Il faudrait aussi revenir sur le terme de contemplation. On l'associe souvent aux paysages, filmés de préférence en plans larges ; plus rarement aux visages, filmés en gros plan ; presque jamais aux parties du corps, aux fragments d'objets... Prenons deux exemples tirés de l'édition 2005, aussi différents dans leur thème que dans leur approche. Mais ils sont tout aussi frappants. Pour qui entrait dans la salle Communale pendant la séance de Massaker de Monika Borgmann, Lokman Slim et Hermann Theissen (Prix SRG SSR idée suisse), la surprise était de taille. Des gros plans de peau, des fragments de corps, des voix rauques, pour un dispositif relevant de l'interrogatoire (musclé ?) de police. Au-delà du sujet — le « témoignage », sinon les aveux, des Phalangistes chrétiens qui ont perpétré les massacres de Sabra et Chatila au Liban en 1982 —, une incroyable présence se dessine, un malaise profond s'instaure : impossible d'aller voir ailleurs. Dans ce huis clos, quelque chose est bien là, à la fois monstrueux et humain, un fait brut qui nous choque mais qui est inconvertible. Les partis pris esthétiques de cinéastes exigeants n'y sont pas pour rien.

Autre exemple, L'Arbre aux branches coupées de Pascale Ferland. Avec une empathie sensible, la cinéaste québécoise donne la parole aux laissés-pour-compte de l'ex-Union Soviétique, au travers de deux peintres naïfs qui

trouvent leur salut dans l'art. Une séquence formidable demanderait d'être décrite en détail. Alexeï Yakovlevitch Sizov, qui vit retiré dans un ermitage, descend dans les sous-sols de sa datcha pour trouver un tube de peinture fraîche. On ne sait exactement pourquoi, mais la cinéaste s'appesantit sur cette quête dérisoire, comme s'il s'agissait d'un rituel précis qui donnait sens à la vie de cet homme déchu. Rien n'est dit, mais tout est dit : le poids des ans et la fatigue morale, la désillusion, une sorte de descente aux enfers, suivie d'un retour à la lumière. Pour décrire ces gestes lents et précis, on aimerait avoir le génie poétique d'un Heidegger méditant sur les souliers boueux d'une toile de Van Gogh. Ici pas de voix off, pas d'explications sociologiques dignes d'un reportage lambda, pas d'information au sens strict du terme. C'est d'ailleurs le genre même de plan que s'interdirait un reportage, préférant nous noyer sous des talking heads pontifiants mais ô combien rassurants !

Car l'essentiel est ailleurs, gisant dans la moindre des choses, dans l'invisible, comme s'est plu à nous le rappeler cette année Nicolas Philibert... Et c'est d'abord à cet invisible que le cinéma du réel sait nous rendre attentif.

Bertrand Bacqué